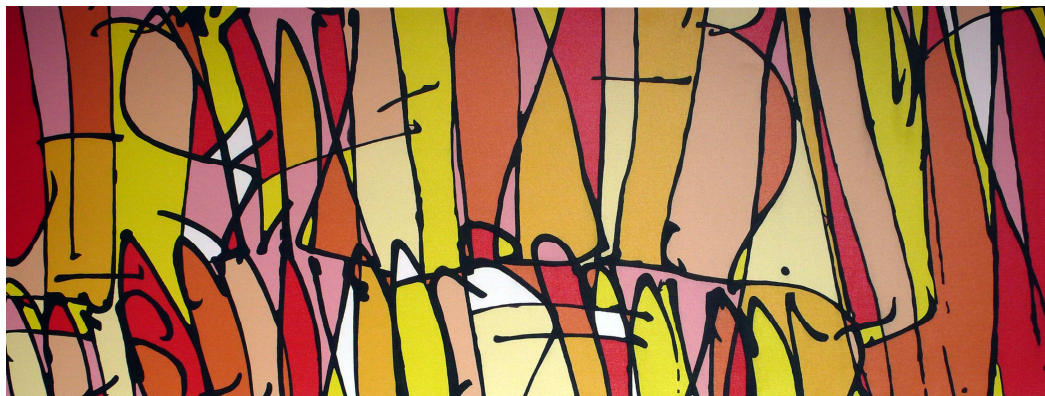


# Street Art graffitis



Fenx - *Santísima Trinidad*, peinture à la bombe, marqueurs, 2009, 180 x 160 cm



**Dimanche 9 janvier - 17 h - Vernissage « slunch »**

**Du mardi 11 janvier au samedi 5 mars 2011**

Exposition ouverte du mardi au dimanche de 15 h à 18 h 30 (sauf jours fériés). Entrée libre.

Salles d'expositions situées au 2<sup>e</sup> étage de l'Hôtel de Ville. Tél. 03 81 94 78 33

Accueil de groupes et de scolaires sur réservation. Tél. 03 81 94 78 31

**Contact :** Maud Brocard / chargée des expositions / 03 81 94 78 31



## À La Mals

**C**onsacrée au graffiti et au Street Art, cette exposition met en lumière l'extraordinaire vitalité d'un mouvement artistique qui a pris son essor dans les rues de New York au début des années 1970 et qui est rapidement devenu un phénomène mondial.

Solidement ancré dans le paysage culturel, le graffiti traverse aujourd'hui les domaines des arts plastiques, du design et de la publicité. Pourtant, en dépit de son omniprésence, cette forme d'expression essentiellement illégale continue d'évoluer en périphérie du monde artistique contemporain. Les origines et l'histoire de ce courant demeurent peu connues du grand public.

La Mals a choisi de sortir le Tag de la rue pour le mettre sur la place publique, en le faisant connaître et reconnaître comme un art, à travers son histoire, ses courants et ses techniques.

**N**os enfants les adulent et quoique l'on fasse, on ne peut y échapper ; ils ont envahi nos espaces urbains : les graffitis. Avec plus de 40 ans d'existence, le premier mouvement artistique populaire et mondial a su acquérir de la maturité. Basquiat et Keith Haring ont fait des émules, les peintres sont passés du métro à la toile et de la rue au musée. La cote de ses artistes ne cesse de monter, les expositions de se multiplier, les conservateurs de s'y intéresser et la reconnaissance par le monde de l'art se fait enfin.

Mais, pour le néophyte il est parfois difficile de décoder et de comprendre ces œuvres qui s'invitent dans l'art contemporain. Quelles sont les motivations, les influences de ces artistes pour ainsi changer de support ? C'est ce que La Mals, avec son esprit avant-gardiste, tentera d'expliquer et de présenter par cette exposition retraçant les balbutiements des premiers jets de bombes sur toiles des pionniers de ce mouvement jusqu'aux nouveaux artistes n'ayant rien à envier à Koons, Hirst, ...

**Un voyage coloré, prouvant aux rares sceptiques qu'il ne s'agit pas de vandalisme mais du plus grand réveil de l'art depuis le pop art.**

## **Artistes invités à La Mals**

### **AKISE**

Français né en 1977. AKISE, fasciné dès son plus jeune âge par l'art du graffiti, observe et décode les styles avant de se lancer lui-même dans la réalisation de tags. En 1995, il rejoint le groupe VMD fondé par Dize et Kaor et découvre d'autres techniques en intégrant une école d'art en 1998. Son style évolue pour devenir une combinaison entre la matière brute de la peinture et un tracé net presque vectoriel. Il utilise les lettres comme forme de base et en brise la structure pour donner une impression de vitrail, de luminosité où la lettre disparaît, laissant place à une forme éclatante et métallique.

### **COLORZ**

Colorz ne cherche pas à s'illustrer mais à retranscrire sur toile l'énergie de la rue. Véritable autodidacte, il s'est forgé, au fil des murs et des trains, un style et une signature "old school" qui lui est propre et qui demeure une référence du graffiti vandal français. Référent influent, c'est malgré lui qu'il a acquis sa notoriété nationale et internationale. Avec une moyenne de cinquante tags par jour, Colorz a su marquer nos esprits. Omniprésent dans les rues et le métro, il est très rare de le retrouver en galerie ou en vente. Heureux sont ceux qui peuvent acquérir une toile du "Most Famous / Infamous". On notera dans les créations sur toile de Colorz des drippings et des craquelures qui ne sont pas sans rappeler le travail et l'énergie d'un certain Jackson Pollock.

## CRASH

John Matos dit « Crash », natif du Bronx, débute le graffiti à l'âge de 13 ans sur les trains new-yorkais avant de s'attaquer à la toile. En 1983, il intègre la galerie Sidney Janis avant d'entrer dans les plus belles collections du MOMA de New York au Stedelijk Museum d'Amsterdam. Crash est un acteur majeur de : l'« Aerosol (R)évolution ». Ses productions sont dynamiques et authentiques, fidèles à ce premier courant artistique américain qui déferle par la suite sur le monde entier. Entre métros et toiles, entre éphémère et pérennité, l'artiste offre un véritable témoignage à l'histoire de l'art. Alors que l'art académique a longtemps refusé le graffiti, il ne peut que l'assumer aujourd'hui. Les toiles de Crash, par leurs couleurs éclatantes proches des publicités et des comics, s'affirment comme produits véritables du monde artistique contemporain.

## DIZE

Né en 1974, d'origine tahitienne, DIZE commence sa carrière en 1990, avec 90DBC et les CP5. Il crée avec Kaor le groupe VMD, qui attire d'autres taggers tels que Wire, Paze et Akise. Il se joint en 2001 au Grim Team (GT). De renommée internationale, il s'attarde sur le travail de la lettre. Il est aujourd'hui passé à une création organique sur toile, sans pour autant délaisser la rue.

## DONDI

Donald J. White, plus connu sous le nom de Dondi White ou simplement Dondi, né le 7 avril 1961 à Manhattan et décédé le 2 octobre 1998.

D'origine afro-américaine et italienne, benjamin d'une famille de cinq enfants résidant à Brooklyn, il fréquente une école catholique pendant ses jeunes années. Dans les années 1970, les quartiers Est de New York étaient devenus instables avec des tensions raciales et des conflits sociaux comme la présence de gangs de rue. Dans un entretien avec Zephyr, Dondi a déclaré avoir rejoint plusieurs gangs durant ces années afin d'éviter les agressions. Soucieux de quitter l'école secondaire, il obtient son diplôme puis un emploi dans un bureau du gouvernement et commence à s'intéresser au graffiti. Il tague sous les noms de *Naco* et de *Dondi* au cours des années 1970. En 1977, il devient membre des Odd Partners, puis il fonde en 1978 les *Crazy Inside Artists* (CIA). Il peint des rames de métro et devient rapidement un des plus célèbres peintres de la ville. En 1980, il devient difficile de peindre sur des trains, ceux-ci sont immédiatement repeints, l'accès aux rames devient plus difficile et plus dangereux que jamais. Dondi commence à peindre sur toile. Il participe à sa première exposition de groupe en 1981 et la Fun Gallery lui organise une exposition personnelle en 1982. La même année, il apparaît dans le film *Wild Style*, il est consultant et peintre pour le téléfilm *Dreams don't die* et participe à la tournée européenne de *New York City Rap*. Des commandes lui sont passées dans plusieurs endroits du monde et il est exposé aux Pays-Bas et en Allemagne. En 1984, exténué, Dondi White ralentit ses activités. En 1992, il prend même un

emploi à mi-temps dans une boutique de vêtements et a une petite amie. Mais après des années de maladie, il décède le 2 octobre 1998 des suites du Sida.

## **FENX**

Frappé par le virus graffiti à la fin des années 80, Fenx s'évertue depuis à faire vivre l'univers urbain qui l'entoure. Il défend le côté authentique du graffiti, celui qui se pratique en dehors des terrains vagues, dans la rue. Durant son parcours pictural il a peint avec des artistes renommés tels que Quik, Ket, Dize, Rap ou Trane. Depuis quelques années Fenx s'est aussi confronté au monde de l'art en s'attaquant à un nouveau support : la toile. Ses œuvres sont un mélange de graffiti, d'influence de peintures du XXe siècle et de graphisme. Fenx expose aussi bien en Europe qu'aux USA.

## **FUZI**

Né en 1975, il grandit en banlieue parisienne où il se livre corps et âme dans le graffiti. Co-fondateur du mythique groupe « ultra violent », il perpétue une tradition de rébellion, peignant, depuis le début des années 90, exclusivement sur métro et train. Fuzi a créé un style atypique, volontairement rétrograde et simpliste, revenant à une forme primitive d'expression qu'il a baptisée « ignorant style ». Fuzi s'inspire de l'innocence des toutes premières heures du graffiti new-yorkais. Autodidacte il change de medium dans le milieu des années 2000 et s'exprime alors à travers la peinture, l'illustration, le tatouage, la photographie et l'écriture. Hors des règles et des courants, il s'inscrit dans une démarche de témoignage de ses années passées dans la rue, loin des clichés d'un graffiti " fun ". Il mêle tragique et autodérision dans chacune de ses compositions. Sa peinture est épurée, instinctive et brutale. Ses œuvres reflètent l'esprit sauvage du vrai graffiti. Il est aujourd'hui plébiscité pour l'originalité et la sincérité de son style touchant bien au-delà du monde du graffiti.

## **FUTURA**

De son vrai nom Lenny McGurr, il est né en 1955 à Brooklyn, et commence à peindre à New York au début des années 70 avec son pote Ali à l'âge de 15 ans, ce qui fait de lui un des grands pionniers de la peinture urbaine. Il fut rapidement très actif dans les métros, essentiellement sur les lignes 1 et 3. Très rapidement il se démarque des autres par son style abstrait et inspiré de la science-fiction et du cyberpunk, dont l'illustration parfaite est son célèbre abstract. Il accompagne l'explosion du Hip Hop au début des années 1980 en voyageant notamment en Europe où il peint pendant les démonstrations de break-dance du Rock Steady Crew et les concerts de Grandmaster, Flash ou d'Afrika Bambaataa. Échappant au cloisonnement, il participe aussi à une tournée des Clash et enregistre avec eux *The escapades of Futura 2000*. Aujourd'hui, il expose ses toiles dans le monde entier.

## **GOZE**

Autodidacte de l'aérosol et de la rue, l'artiste graffiti-peintre et photographe Goze 71 [aka GMD] est né en 1971 à Paris. Il fait ses premiers pas dans le graffiti en 1984, à l'âge de treize ans. Actif, il participe à plusieurs groupes de graffiti : les NGA, les KNS, les DES et les VEP. Affilié aux groupes GT (GRIM TEAM) et 156, Goze gravite dans son propre univers artistique cosmique où ses peintures prennent toute leur dimension sous la lumière noire.

## **MET**

Né en 1985, MET exécute son premier graff à 13 ans dans un terrain vague de Saint-Denis. Il passe quatre ans à New York où il est contacté par un décorateur pour réaliser une fresque dans une boîte branchée. C'est au cours de ce projet qu'il rencontre Crash et Daze. De retour en France, il est enrôlé par les VMD. En 2005, il intègre le collectif GT (Grim Team). Artiste engagé, dénonçant les inégalités, Met nous donne sa vision des problèmes du monde moderne au travers de symboles simples et forts.

## **POES**

Né en 1983 à Paris, POES grandit à La Défense en même temps que les tours et les tunnels, sans télévision, mais avec des romans et des bandes dessinées. Avec plus de dix ans de pratique et de nombreux voyages "graffiti" à Berlin, New York, Istanbul ou Belgrade, son style est propre et identifiable. Son univers, celui de formes arrondies aux couleurs vives parfois fluo, est poétique et désinvolte, inspiré de références littéraires et oniriques.

## **QUIK**

Né en 1958 aux Etats-Unis, Quik a commencé à travailler en 1968 à Hollis dans le Queens. Il est un des graffeurs new-yorkais qui a été exposé dans les galeries d'art et musées dès les années 1980. Sa peinture reflète des thèmes sociaux et personnels. Indépendamment de leurs références à l'histoire de l'art, ses toiles ont leurs racines dans la rue. Ses personnages colorés de la vie urbaine sont pour Quik des enfants de l'art contemporain.



## **RAP**

Né en 1976, RAP découvre le graffiti à la fin des années 80. Il tague d'abord dans son quartier, puis dans toute la capitale, spécialisant son action sur les supports roulants : métros, RER, trains. A la conquête de Paris et des autres métropoles européennes, il plaque son *ghetto art* dans un style qui lui est propre : lettres bâtons souvent terminées en flèche, contours épais, coulures, couleurs vives, personnages de BD aux expressions naïves... Respectueux de la tradition new-yorkaise et profondément admiratif des pionniers comme Blade ou Seen, il reste fidèle à l'esprit originel dans sa pratique. Le groupe UV (Ultra Violent) qu'il fonde avec ses partenaires en 1997, s'affirmera comme l'une des branches les plus actives du graffiti français. Véritables activistes artistiques, les UV se forment une réputation solide et font trembler Paris et sa banlieue pendant plusieurs années.

Figure emblématique du mouvement graffiti français, RAP est suivi depuis ses débuts par la presse spécialisée. Son travail apparaît dans de nombreux ouvrages et revues et dans le film documentaire *Writers*. Il est régulièrement sollicité pour des expositions et ventes aux enchères.

## **YEEMD**

Originaire de l'Est Parisien, il prend goût pour l'écriture, la recherche calligraphique et la couleur à l'arrivée du mouvement graffiti dans les années 1983/84. Dès 1986, les murs deviennent son terrain de jeu, puis progressivement les métros parisiens et les catacombes un peu plus tard... Son chemin le conduit à faire de nombreuses rencontres et par conséquent YEEMD se lie à des groupes comme TKV en 1988, les DKC, CP.5, 3DT et enfin les DUC. L'adrénaline, le côté illégal... C'est ce qu'il aime... Il réalise ses premières toiles dans le début des années 90. La toile est pour YEEMD, la continuité de son travail et non un aboutissement, permettant ainsi de montrer une autre facette de son travail, touchant un public plus large, mais ne perdant jamais de vue que le graffiti est avant tout un signe de liberté et d'expression.

Grand Palais, Fondation Cartier, galerie Matignon...

# Tags les vandales au musée

En septembre dernier, 4 graffeurs reconnus ont été invités par la SNCF à peindre 4 wagons du Thalys Paris-Amsterdam. En 2003, cette même SNCF avait mené une vaste offensive contre les tagueurs, faisant arrêter 160 d'entre eux.



**Les tagueurs, il y a peu, se faisaient courser par des vigiles dans les couloirs du métro ; aujourd'hui, on les paie pour customiser le TGV. Dans les galeries et les ventes aux enchères, le tag nouveau vaut son pesant d'art.**

**A**u Grand Palais s'est déroulée une grande exposition sur le tag et le graffiti baptisée « né dans la rue ». Une initiative jamais vue dans notre pays et couronnée de succès : plus de 80 000 visiteurs ! Pour l'occasion, de grandes palissades en bois ont été installées devant le bâtiment pour que les tagueurs s'en donnent à cœur joie. Antonin vient régulièrement réaliser de nouvelles fresques : « C'est une opportunité de faire parler un peu plus de notre art. Mais pour moi, cela ne change pas grand-chose : un mur reste un mur ». Un art turbulent : les alentours du Grand Palais, trottoirs compris, sont redécorés, ainsi que la camionnette RATP qui a cru bon stationner à proximité. A l'intérieur certains tags non prévus sont apparus et les toilettes sont totalement recouvertes...



**L**e tag ne s'affiche pas qu'au Grand Palais, il est aujourd'hui présent à La Mals. On ne compte plus les expositions dans les galeries de toute la France. Ni les ventes aux enchères. Les stars du genre vendent leurs œuvres plusieurs dizaines de milliers d'euros. « C'est l'art le plus créatif de ces dernières décennies ! C'est aussi celui qui a pris le plus de valeur », témoigne Eric Brugier, galeriste dans le quartier du Marais. En cinq ans, certaines cotes ont été multipliées par 50. En février 2009, une vente aux enchères organisée dans la prestigieuse galerie Artcurial a rapporté 460 000 € ! Sans parler des deux géants Keith Haring et Jean-Michel Basquiat, également issus

de cette scène et dont les pièces valent aujourd'hui des millions. Le tag a gagné ses lettres de noblesse. Il est aujourd'hui au sommet. Une réussite prodigieuse pour un mouvement qui a débuté dans quelques rues de New York, il y a quarante ans...

A la fin des années 60, la *Grosse Pomme* est au bord de la banqueroute. Les classes moyennes fuient le centre-ville, trop cher ou dévasté, pour aller vivre en proche banlieue. Ce terreau va donner naissance à une étonnante rébellion. Dans les rues pauvres de Washington Heights, du Bronx et de Brooklyn, la jeunesse hurle sa souffrance : elle écrit son nom sur les murs. Des centaines d'adolescents s'emparent de ce nouveau terrain d'expression.

vie. « Pour nous, c'était très beau ! », commence-t-il, laconique. En 1974, le sociologue français Jean Baudrillard, fasciné par le phénomène, y voit une « publicité de sa propre existence ». Je tague, donc je suis. C'est un cri. Qui va bientôt assourdir New York. Les tagueurs se livrent à une véritable guerre de territoires. Le but est d'afficher son nom et celui de son collectif sur le plus de façades possible. Les gangs s'affrontent sur les murs. Du marqueur, on passe à la bombe de peinture. Le tag s'épaissit, ses lettres se font pleines et rondes. C'est là qu'il devient graffiti, s'inscrivant ainsi dans une tradition séculaire d'expression libre sur les murs, des fresques de Pompéi à Mai-68 en passant par des dazibaos chinois.

### **Sur les murs, pas de slogan politique, mais son propre nom. C'est l'ère du « je »**

Début 71, l'un d'eux prend d'assaut les façades du tout New York, des ghettos aux quartiers chics, avec une étrange inscription : Taki 183. Il y en a partout ! Au bout de quelques semaines, il se dévoile dans une interview au New York Times : il s'appelle Demetrius. Ce jeune coursier grec a pris l'habitude d'écrire son surnom au marqueur sur les immeubles qu'il visite, suivi du numéro de sa rue. Taki 183. On appelle ça un « tag », le mot signifiant « marque » ou « étiquette ». Taki est la première star du tag, mais il est loin d'être le seul. New York est vite recouvert de tags : des Julio 204, Joe 182, Loki 58... Que signifie cette explosion de signatures ? Pas de slogan politique, juste un mot, mais le plus important, qui n'appartient qu'au tagueur : son nom. Quik faisait partie des tout premiers. Il garde un souvenir puissant de cette décennie baptisée « l'ère du je » : « Je ne voulais qu'une chose : voir mon nom. Mon nom, mon nom, mon nom ! C'était une obsession, le besoin farouche d'être regardé ». Rien à voir avec une énergie destructrice. Bien au contraire, c'est une pulsion vitale, une explosion de



Après les immeubles, les graffeurs s'emparent du métro, un support qui leur permet de créer des œuvres en mouvement perpétuel, offertes aux regards de tous. Bientôt, tous les wagons sont couverts de gigantesques fresques. Les graffeurs

prennent des risques insensés, sautent sur les rails dans les stations, couvrant les rames en quelques minutes. Ils s'introduisent aussi dans les dépôts en pleine nuit pour avoir le temps de parfaire leurs créations. Les autorités, un temps amusées, sont vite submergées.

*Le métro passe en couleurs : wagon du métro new-yorkais relooké par Richard Mirando, dit Seen, en 1980. Hand of Doom (la main du destin) est l'une de ses plus célèbres whole-cars (wagon entier), le nec plus ultra pour un tagueur, car il garantit la promesse d'être vu dans toute la ville. L'artiste a reproduit ce graf pour l'exposition « Né dans la rue » à Paris.*



### **Au Brésil, c'est un alphabet de la souffrance qui s'affiche dans les endroits les plus extrêmes**

Au milieu des années 80, la mairie et la MTA (Metropolitan Transport Authority) engagent une violente répression. Le métro est transformé en bunker : rideaux de barbelés meurtriers et chiens de garde ! Les tagueurs sont guettés, traqués. Les trains sont systématiquement nettoyés au Karcher. En 1989, le dernier métro tagué est retiré de la circulation. En 1994, le rigide Rudolph Giuliani – maire de la ville jusqu'en 2001 – applique la tolérance zéro. Les tagueurs se planquent ou choisissent les galeries d'art. Le cri a été bâillonné.

Mais il a été entendu et repris dans le monde entier. En 2009, les habitants de São Paulo, au briles, peuvent en témoigner. Ces dernières années, une nouvelle génération de tagueurs a pris d'assaut les murs de la mégapole brésilienne : les Pixadores. Ils recouvrent aujourd'hui la ville de signatures savantes

quasiment indéchiffrables. Un alphabet de la souffrance qui s'affiche dans les endroits les plus extrêmes, notamment les façades des plus hauts immeubles. Les Pixadores, symboles d'une jeunesse à bout, sont prêts à tous les risques. De plus en plus célèbres, ils refusent jusqu'à présent toute forme de récupération. En novembre 2008, cinquante d'entre eux investissent la biennale d'art de São Paulo et ravagent l'exposition.

En France, le mouvement est plus pacifique, mais bien vivant. Quik confirme, il est aujourd'hui exposé partout, notamment à la Fondation Cartier, au Grand Palais et aujourd'hui à La Mals. De la base au sommet, le mouvement du graf est très actif.



A Belleville, les tagueurs dessinent de superbes fresques sur les camions des maraîchers. Un phénomène qui a d'abord irrité avant que certains propriétaires des camions plébiscitent les artistes pour avoir ces décorations colorées.